

1620.

Mil six cent vingt ! C'était le temps des estocades,
Où l'on chantait à table en vidant les flacons ;
Le temps des Raffinés donnant des sérénades,
Et se battant sous les balcons ;

Le temps où l'on portait des poignards à coquille,
Des rapières sans fin et de grands feutres gris ;
Où, pour grossir la cour, les cadets de famille
S'en venaient enfants à Paris ;

Où l'on trempait son doigt d'eau bénite aux églises ;
Où l'on parlait Phébus, le soir, dans les salons ;
Où, pour faire danser les belles Cydalises,
On appelait les violons ;...

Où, la cour, en chantant, s'en allait vers la Loire
Pour chasser à Chambord, dans les épais taillis ;
Où Voitureachevait la poétique histoire
De Zélide et d'Alcidalis !...

On savait manier un cheval à courbette,
De ces bons gros courtauds, vrais chevaux de fermiers ;
On savait ajuster un homme à l'escopette,
Monter à l'assaut des premiers !

Et cela se passait du temps de Louis Treize ;
Jamais pour les amis on n'avait de secret ;
On faisait dans Paris ses visites en chaise,
Et l'on soupaît au cabaret.

Puis quand ce roi fut mort, quand Richelieu son maître
L'eut précédé là-bas dans le cercueil glacé,
La liberté vaincue un jour vint à renaître,
Et le joyeux présent chansonna le passé.

Que de bruit, que d'éclat que d'amour, que de fêtes !
Que de duels aux flambeaux, quelles ardeurs sans frein !
Par la ville en rumeur, que de fougueux poètes
Cinglant de leurs pamphlets la peau de Mazarin !

Le calme après le bruit,—le jour après l'aurore.
Le maître est là debout, au seuil de la maison ;
Le grand règne commence, et Versailles se dore
Aux rayons du soleil qui monte à l'horizon !

De MONTLAUR.